

Homélie du 7 mars 2021

3^{ème} Dimanche de Carême

(Ex 20, 1-17) - Psaume 18 - (1 Co 1, 22-25) - (Jn 2, 13-25)

Dans la première lecture, nous avons entendu la proclamation de ce que la tradition appellera les dix commandements ou les dix paroles : le Décalogue. Il comporte deux tables : les trois premiers commandements concernent notre relation à Dieu, les six derniers notre relation aux autres. Et à l'articulation, à la charnière des deux tables, le commandement d'honorer père et mère.

La tradition juive ne répartit pas exactement de la même manière que la tradition chrétienne les « dix paroles ». Elle considère en effet que la première est : « Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir des pays d'Égypte, de la maison d'esclavage ». Ce n'est pas un commandement, me direz-vous, mais Dieu qui se présente, qui rappelle ce qu'il a accompli en faveur d'Israël. Et vous aurez raison. Mais cela nous fait réfléchir à la notion biblique de la Loi et à sa fonction. Avant de formuler les commandements, Dieu rappelle à Israël son œuvre de libération. Nous comprenons que s'il lui commande ce qu'il doit faire et ne pas faire, ce n'est pas pour le soumettre à un nouvel esclavage, mais pour parfaire ce qu'il a commencé, pour faire de son peuple, un peuple réellement libre.

La loi est une condition de la liberté car elle structure la vie commune du peuple (comme elle structure les personnalités individuelles). Elle élève une barrière contre la loi du plus fort, contre la liberté donnée aux plus forts de tuer, de voler, de s'approprier le conjoint du plus faible, comme le firent le roi David prenant la femme de l'officier Urie le Hittite, ou le roi Achab prenant possession, grâce aux intrigues de sa femme Jézabel, de la vigne de Naboth. A chaque fois, des prophètes, Nathan, Elie, se sont levés pour dire au roi, en face et au péril de leur vie, au nom de la loi divine, : « tu n'as pas le droit de faire cela. ». Jean-Baptiste fera de même avec Hérode et mourra décapité.

Au plan individuel, la loi sauve de l'esclavage du péché : celui qui pense être affranchi parce qu'il a péché se fait illusion. Au plan collectif, elle permet à toutes les libertés de cohabiter et de concourir au bien commun.

Mais il y a plus que cela. L'image qui représente le mieux la signification biblique de la Loi est celle du chemin. Un chemin qui mène quelque part. La loi divine est un chemin qui mène l'homme sur les chemins de la sainteté. Elle n'est pas un barrage qui empêche la vie. Si elle devient cela - et elle l'est devenue parfois - alors la vie se charge de la faire sauter. Non, la loi ne bloque pas, elle *canalise* les énergies vitales et leur donne une orientation. Elle met notre liberté au service de notre pleine humanisation en nous permettant de maîtriser la violence qui nous habite.

Dans sa critique des pharisiens, Jésus s'élève contre une manière de comprendre et d'appliquer la Loi qui étouffe la vie, qui durcit et qui finit par se retourner contre l'essentiel de la Loi : la justice et la miséricorde. Mais il n'abolit pas la Loi, au contraire, il l'accomplit en sa personne.

L'épisode des marchands chassés du Temple montre l'amour de Jésus pour son Père. Son geste annonce que le culte ancien, avec ses sacrifices d'animaux, est sur le point de s'achever. Il est, lui, l'Agneau de Dieu qui sera offert pour le salut du monde. Son sacrifice sur la Croix accomplira ce que les sacrifices de la première alliance préfiguraient. Son corps est le véritable Temple où Dieu habite en plénitude. Les hommes auront beau le détruire, Dieu le ressuscitera.

Par son enseignement, mais plus encore en sa personne, Jésus accomplit parfaitement les dix commandements. Et il nous donne l'Esprit Saint qui nous conduit, à sa suite, jusqu'au bout de l'amour.

Peut-être pourrions-nous relire le texte des dix commandements à la lumière de l'évangile et nous demander ce que Jésus, armé d'un fouet de cordes, aimerait chasser de nos vies, ce qu'il aurait à renverser, pour que notre personne soit un peu moins une caverne de brigands et un peu plus un Temple de Dieu.

Père Jacques de Longeaux

Homélie du 21 mars 2021

5^{ème} Dimanche de Carême

(Jr 31, 31-34) - Psaume 50 - (He 5, 7-9) - (Jn 12, 20-33)

St Jean place cet épisode des grecs qui veulent voir Jésus après l'onction de Béthanie et l'entrée messianique de Jésus à Jérusalem le jour des Rameaux et juste avant la dernière Cène et le lavement des pieds. Aux noces de Cana, événement qui inaugure la prédication de Jésus et la série des signes qu'il accomplit, Jésus avait dit à sa mère : « Mon heure n'est pas encore arrivée » Ici, il dit à Philippe et à André : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. » Son heure est venue, celle de passer de ce monde à son Père. Toute son existence est orientée vers cette heure, celle de la Passion, de la mort sur la Croix et de la résurrection.

St Jean ne rapporte pas l'agonie de Jésus à Gethsémani. Son récit de la Passion au chapitre 18 commence directement par l'arrestation, dans le jardin des Oliviers. Mais ici, au chapitre 12 - bien avant le chapitre 18 – nous en avons l'équivalent : « Maintenant mon âme est bouleversée. Que vais-je dire ? « Père, sauve-moi de cette heure ? Mais non ! C'est pour cela que je suis venu à cette heure-ci. Père, glorifie ton nom ! »

St Jean fait écho à cet endroit au combat spirituel de Jésus la nuit de son arrestation, tel que Matthieu, Marc et Luc nous le relatent : « Père, tout t'est possible. Eloigne de moi cette coupe cependant non pas ce que je veux, mais ce que tu veux. » Jusqu'au bout, Jésus subit l'assaut du Tentateur qui cherche à le détourner de la Croix. Mais il adhère de toute sa personne à la volonté du Père. Son obéissance d'homme répare la désobéissance du premier homme. Il subit les conséquences du péché afin de libérer l'humanité du péché. Il accepte de mourir afin d'ouvrir une brèche dans la mort. Il se soumet à la violence meurtrière des hommes afin de manifester l'amour de Dieu, et rendre possible la fraternité.

C'est son heure qui approche, qui est là. Elle donne sens à toute sa vie, elle est la raison d'être de sa venue parmi les hommes. S'il la repoussait, tout serait manqué. Mais non, Jésus affronte son heure dans la confiance au Père.

Il utilise la parabole du grain de blé semé en terre pour faire comprendre à ses disciples le sens de sa mort. L'Incarnation est comme un enfouissement dans le terreau humain : une semence jetée en terre. Si Jésus avait refusé la Croix, s'il avait préféré vivre pour lui-même au lieu de donner sa vie, s'il n'avait pas été jusqu'au bout de l'amour, qui aujourd'hui se souviendrait de lui ? Sa vie n'aurait servi à rien, elle n'aurait rien changé dans le monde. Il aurait été comme la semence semée au bord du chemin, de la parabole du semeur, qui ne germe pas, et qui reste seule, et que les oiseaux finissent par manger. C'est par sa mort que Jésus sauve le monde.

Mais Jésus va plus loin puisqu'il nous appelle – nous ses disciples – à suivre le même chemin : « Qui aime sa vie la perd » – déclare-t-il à notre intention – « qui s'en détache en ce monde la gardera pour la vie éternelle ».

Cette parole n'alimente-t-elle pas le reproche fait au christianisme de s'opposer à la vie, c'est-à-dire d'enseigner qu'il faut se priver de profiter de la vie présente, pour espérer gagner une

certaine vie éternelle ? Les chrétiens seraient-ils donc des pisse-vinaigre, des faces de Carême, des têtes d'enterrement ? Serions-nous des faibles animés par un obscur ressentiment contre la vie, contre les bons-vivants, contre ceux qui savent et qui osent vivre ?

Or, Jésus ne dit pas : qui aime *la* vie la perd. Bien sûr que nous aimons la vie ! Mais « qui aime *sa* vie la perd », c'est-à-dire : qui vit uniquement pour soi, qui prend sans jamais donner, qui utilise l'autre pour en jouir sans respect, ni attention. Celui-là perd sa vie, car il reste seul.

Ce qui rend l'homme heureux, ce qui agrandit son âme, ce qui épanouit sa vie, ce qui le rend de plus en plus heureux, c'est la relation à l'autre, c'est l'ouverture d'esprit, c'est l'intérêt porté aux choses, aux événements, aux personnes, c'est la relation à Dieu, ce sont nos multiples relations humaines.

Pour vivre un amour, une amitié, il faut un peu s'oublier soi-même. Pour entrer dans la Vie, il faut mourir à soi : au petit « moi », étriqué, centré sur soi, jaloux, susceptible, toujours prêt à sortir les griffes, ridicule, bête et parfois méchant, pour recevoir de Dieu notre identité véritable, pour devenir soi-même.

Bien sûr, il faut *être*, il faut avoir une personnalité formée et affirmée. Mais plus on est, plus on peut s'ouvrir, se donner, s'oublier. Et plus on s'ouvre, on se donne, on s'oublie, plus on grandit, plus l'on vit.

Père Jacques de Longeaux

Homélie du 28 mars 2021

Dimanche des Rameaux

(Is 50, 4-7) – Ps 21 - (Ph 2, 6-11) - (Mc 15, 1-39)

Il est remarquable que les tous premiers chrétiens, les premiers témoins de la foi, aient gardé le souvenir précis, étape par étape, de la Passion et de la mort de Jésus. Il est probable que le récit que nous venons d'entendre ait été la première partie des Evangiles à avoir été rédigée. Au contraire, on aurait pu s'attendre à ce que les premiers disciples aient cherché au maximum à cacher la mort infâmante de leur héros.

Comment se fait-il que Jésus se laisse faire, qu'il ne réagisse pas, qu'il ne dise rien ? Les grands prêtres et les scribes (l'élite sacerdotale et religieuse) y ont vu la preuve que Jésus n'était qu'un imposteur. S'il avait vraiment été le Messie, le Fils de Dieu, pensaient-ils, Dieu serait venu à son secours. S'il avait vraiment eu la puissance de faire des miracles, de guérir les infirmes et de ressusciter les morts, il aurait eu le pouvoir de se détacher de la Croix. Ce prodige aurait émerveillé les romains, renversé ses accusateurs, convaincu les incrédules. Cela l'aurait accrédité comme venant de Dieu. Mais non, rien de tout cela. Jésus meurt dans un grand cri, six heures après avoir été crucifié. Il est réduit à rien, lamentable, défait. Seul un soldat romain comprend ce qui se joue dans cette mort et confesse le premier, la foi chrétienne : « Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu. »

Si la toute première communauté chrétienne a attaché un tel prix à ce récit, c'est qu'elle a vu dans la souffrance et la mort de cet homme l'accomplissement des prophéties, notamment celles dites du Serviteur souffrant dans le livre d'Isaïe, dont nous avons entendu un extrait en première lecture.

Les premiers témoins ont compris que, si Jésus s'était volontairement soumis à la violence des hommes, c'était pour sauver l'humanité du péché et de la mort. Un instant, les forces des ténèbres ont cru avoir réussi à éteindre la Lumière : de la sixième à la neuvième heure, l'obscurité se fit sur la terre. Mais si Jésus a plongé dans les ténèbres de la mort, ce fut pour y apporter la lumière de la vie.

Aujourd'hui encore, nous croyons que le christ vient rejoindre tout homme plongé dans l'obscurité du péché, de la douleur, de la mort, pour lui apporter la lumière divine. Jésus s'est fait le prochain de tout homme qui souffre spirituellement, moralement et physiquement. En Jésus, Dieu a fait l'expérience de la souffrance, pour ouvrir une brèche et libérer l'humanité captive.

En regardant le crucifié, demandons la grâce de la foi en Jésus Sauveur.

Père Jacques de Longeaux